



Critiques Littérature

Comment vivre dans une mégapole que secoue la fièvre de l'or noir ? Avec « Les Transparents », l'Angolais Ondjaki impose sa jeune voix

Luanda de tous les possibles

GLADYS MARIVAT

Ondjaki ne croit pas au réalisme magique. On a beau faire remarquer à cet écrivain angolais – né Ndalú de Almeida, à Luanda, en 1977 – que *Les Transparents* est truffé de phénomènes merveilleux, il persiste. Et cite une conversation avec Mia Couto, le grand écrivain du Mozambique : « Nous nous sommes dit que ce que nous écrivons n'est pas du réalisme magique, mais du réalisme réel. Tout peut arriver, à Luanda en particulier. Quand j'étais adolescent, ma grand-mère passait son temps à me raconter des histoires. Depuis, je ne fais pas la différence entre la vie et les contes. »

Ainsi, dans son roman, le premier traduit en français, fiction et histoires vraies s'entremêlent. A Luanda, l'immeuble en ruine où vivent ses pittoresques personnages existe bel et bien. On pensait à une allégorie de l'économie du pays, où les gratte-ciel de l'élite narguent les *musseques*, les bidonvilles. Mais non, Luanda n'a pas besoin d'allégorie pour s'écrire : c'est une ville bouillonnante que plus de six millions de voix « racontent » en permanence. Ondjaki n'a eu qu'à prêter l'oreille. En 2001, un jeune homme lui a indiqué une bâtisse délabrée, déchirée par un vaste trou. « Un homme avait allongé

dans son appartement le corps de son frère, mort après un séjour en prison, se souvient l'écrivain. Et le poids du corps a percé le trou... » Ondjaki se met à écrire ce qu'il glane. Au fur et à mesure, d'autres voix s'ajouteront.

Huit ans plus tard, sur le papier du moins, « l'immeuble a sept étages et respire comme un être vivant ». Y coule une source d'eau douce où se croisent Le Facteur, Le Gauchiste, L'Aveugle et leurs nombreux voisins. Des petits employés, des vendeurs à la sauvette et des passionnés de jazz, tous frappés par « la nostalgie d'un temps qui n'existe plus » – avant la colonisation, avant l'indépendance ou avant le capitalisme, selon l'âge du protagoniste. Le plus sérieusement atteint est sans doute Odonato, qui dit souffrir de « mal-être national ». Face à sa ville en perpétuelle déconstruction-reconstruction, Odonato cesse de s'alimenter. Peu à peu, il s'efface. Sous sa peau, on aperçoit ses veines. Son corps, léger, s'envolerait presque.

De 2009 à 2012, Ondjaki reprend l'écriture de ce qui sera son plus long roman. L'auteur, dont l'œuvre est publiée depuis 2000, se dit plus à l'aise avec la forme courte – conte, nouvelle, poésie ou histoires pour enfants. Alors qu'il termine son livre, il com-



A Luanda, 2012.
JOAN BARDELETTI/PICTURETANK

prend que la mésaventure d'Odonato, l'homme qui devient transparent, lui est familière. « *A 18 ans, j'avais écrit un conte où un homme voit les quartiers de Luanda disparaître, se souvient-il. L'homme pense que s'il disparaît à son tour, la ville sera sauvée. Ce conte n'a jamais été publié. Je l'avais complètement oublié.* » Ondjaki est habitué à ce que le temps joue des tours à son écriture. Pour lui, celui qui compte n'est pas celui qui s'écoule, mais le « *temps des affects* », que l'on constitue au fil de sa vie et où l'on vient puiser... à son insu. « *Mon temps littéraire, c'est d'abord ma grand-mère qui l'a construit, précise-t-il. Ensuite sont arrivés Luandino Vieira, Garcia Marquez et Borges.* »

« Capitalisme cannibale »

Prix Saramago 2013, *Les Trans-*

parents est aussi une satire du pouvoir. Epargnés par la *saudade* – ce mot portugais qui désigne une sorte de mélancolie, de nostalgie – ministres et assesseurs sont les seuls à tirer profit du présent. L'écrivain fustige le « *capitalisme cannibale* » et la soif de pétrole, qui représente la principale source de revenus de l'Etat angolais. Ici, le régime fore tous les sols de Luanda à la recherche d'or noir, privant la population d'eau et déclenchant même un gigantesque incendie. La vraie force d'Ondjaki est d'allier à cette dimension politique une langue magnifique où se côtoient l'argot luandais, le brésilien des *telenovelas*, l'anglais des affaires et la poésie angolaise. Comme dans ce billet laissé par Odonato, extrait d'un poème de Paula Tavares : « *Il ne reste rien de ce temps/ tranquille des jours pai-*

sibles/ et des nuits sans fin/ des flèches de venin/ habitent le cœur des vivants/ le temps du souvenir est mort/ je pleure le lendemain/ les choses que je devrais pleurer aujourd'hui. »

Ondjaki n'a jamais lu *L'Immeuble Yacoubian*, de l'Egyptien Alaa El Aswany (Actes Sud, 2006), auquel on compare souvent son livre. Depuis le Brésil, où il vit maintenant, il observe sa ville natale. « *Si Luanda est un livre, je n'en ai écrit qu'une seule page avec Les Transparents.* » D'où notre impatience à découvrir le reste de son œuvre, déjà riche d'une vingtaine de titres. ■

LES TRANSPARENTS
(*Os transparentes*),
d'Ondjaki,
traduit du portugais (Angola)
par Danielle Schramm,
Métailié, 368 p., 21 €.